



International Journal of Interdisciplinary Gender Studies

Vol 4. Issue 1. 2023 – Legal Deposit: 2021PE0016

Online ISSN: 2737-8373 – Print ISSN: 2737-8381

[www.contemporarymedusa.com](http://www.contemporarymedusa.com) <http://revues.imist.ma>

## **Le corps féminin au XVIIIe siècle Séduire, s'égarer, souffrir**

**Mohammed JERRADI**

*Université Sultane Moulay Slimane, Beni Mellal-Maroc*

### **Résumé**

A une époque où le corps est surveillé et puni même, légitimité acquise, le corps féminin l'est davantage dans la littérature en ce qu'il se présente comme souffrant. Et toute tentative de lâcher ses brides pour l'exercice du droit naturel- séduction, fornication- se briserait aux écueils de la morale dominante. Le corps croulant dès lors sous le joug d'une haute coercition devient enclin à une chute inexorable.

**Mots-clés :** Corps, femme, séduction, douleur, souffrance, mort



## Introduction

Au XVIII<sup>ème</sup> siècle, on parle déjà du « droit » à la vie, au corps, à la santé, au bonheur, à la satisfaction des besoins, le « droit », par-delà toutes les oppressions ou « aliénations »<sup>1</sup>. Or, tant s'en faut dans une société – on ne peut plus- sexiste où le corps féminin continue à endurer les épreuves les plus pénibles. En témoignent les écrits de femmes sur lesquels Nahema HANAFI s'est penchée, il s'agissait de lettres spontanées envoyées à un médecin pour se faire diagnostiquer. Les scriptrices- l'instruction aidant- décrivent leurs états d'âme, les troubles, les maux physiques et moraux subis durant leur vie.<sup>2</sup> En témoigne aussi l'ouvrage historique de Geneviève Reynes qui lève le voile sur la vie monacale- le couvent- cloître méconnu, sinon tu, témoin de la condition féminine au XVIII<sup>e</sup> siècle.<sup>3</sup> La médecine dans ce sens n'est pas en laisse puisque de nombreux textes déclinent les souffrances du corps à la même époque. Pour n'en citer qu'un, celui où Maine De Biran a essayé de « Montrer et d'établir plus clairement jusqu'à quel point la psychologie et la physique peuvent être liées entre elles »<sup>4</sup>. En témoigne évidemment la littérature de l'époque qui décline ce corps dans tous ses états.

La question est de savoir dans quelles circonstances et selon quelles modalités ce corps souffre et si les femmes peuvent se défaire d'une symbolique corporelle qui s'enracine dans un gisement collectif d'images peu soucieuse du devenir de ce corps.

Ainsi l'élan naturel de répondre à l'appel du corps ne revient-il pas à engager la femme dans une voie aux tribulations imprévisibles ?

Cette question ne peut être posée que pour la période allant de 1757 à 1782 à travers des romans phares, à savoir, *Liaisons dangereuses* (1782), de Laclos, *Lettres de Fanny Butler* (1757), de Mme Riccoboni, *La Nouvelle Héloïse* (1761) de J.J. Rousseau, *La Religieuse* de Diderot. Contrairement aux deux derniers, les premiers sont des romans épistolaires. Quant au deuxième, il offre la particularité de roman féminin. Tout l'intérêt est de répondre à la problématique en question à travers de cette diversité. En fait, Laclos à l'instar de Rousseau se lance dans la critique des mœurs dévergondées de la noblesse de cour qui voient que la morale religieuse n'est que conformisme et formalisme. « La femme est faite pour céder à l'homme et supporter même son

<sup>1</sup> FOUCAULT, M., « Histoire de la sexualité, vol. 1, La volonté de savoir », *Socio-anthropologie*, 40 | -1, 217-222.

<sup>2</sup> HANAFI, N., « Des plumes singulières », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 35 | 2012

<sup>3</sup> REYNES, G., *Couvents de femmes. La vie des religieuses cloîtrées dans la France des XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles*, Éd. FAYARD, 1987

<sup>4</sup> BIRAN, De M., *Nouvelles considérations sur les rapports du physique et du moral de L'Homme*, 1990, p.2, in CUSSAC, H., DENEYS-TUNNEY, A., SETH, C., *Les discours du corps au XVIII<sup>e</sup> siècle: Littérature, philosophie, histoire, science*, PUL, 2009, p.97

injustice, sans se plaindre [...] tel est l'aimable naturel de son sexe », selon Rousseau ; Diderot, quant à lui, ne manquait pas de dissertar « sur les femmes.»<sup>5</sup> où l'auteur rend un hommage ardent aux femmes, un plaidoyer élaboré en faveur de leur émancipation. La dite problématique motive le recours à une méthodologie de l'observation minutieuse des mises en action du corps féminin sous la séduction et la contrainte de l'amour passionnel. D'où l'utilité de relever les épreuves du corps en question, d'explorer les modalités de la recherche de son salut, pour une meilleure compréhension du processus allant de la séduction à l'égarement et à la souffrance.

### 1. Maux du corps, souffrances de l'âme

Julie, le personnage principal dans *La Nouvelle Héloïse de Rousseau*, à plusieurs reprises, ouvre sa lettre ou l'un de ses paragraphes par « mon ami ». Lorsqu'elle écrit à Saint-Preux (son amant) lors de l'épisode où elle souffre de la petite vérole<sup>6</sup> :

*Vous le savez, mon ami, ma santé [...], ne peut résister aux intempéries des passions, et c'est dans mon trop sensible cœur qu'est la source de tous les maux et de mon corps et de mon âme [...]. Soit que de longs chagrins eussent corrompu mon sang, soit que la nature eût pris ce temps pour l'épurer d'un levain funeste [...]. Mais quand j'appris que vous étiez venu, que [...], voulant partager le mal dont vous ne pouviez me guérir, [...], je ne plus supporter cette dernière épreuve ; [...] enfin, les transports effrénés d'une passion rendue furieuse par les obstacles me jetèrent dans le plus affreux désespoir qui puisse accabler une âme : j'osai désespérer de la vertu.*

L'énonciatrice use de « mon ami » dans un discours dramatique tout en apostrophant son destinataire (« vous le savez, mon ami »<sup>7</sup>). Elle y joint le pronom « vous », le tout participe de l'affectivité en même temps que de la bienséance, pour se situer en deçà du langage de la passion. L'usage de « mon ami » se poursuivra jusqu'à la dernière lettre de l'héroïne. Il semble accommodé de la bienveillance affective comme de l'amour. Ce qui ravive ce pathos si fréquent dans le roman de Rousseau, c'est cette vive affection qu'ont les deux amants l'un vis-à-vis de l'autre, malgré

<sup>5</sup> « Sur les femmes », un texte de Diderot publié en 1772

<sup>6</sup> ROUSSEAU, J.J., *La Nouvelle Héloïse*, éd. Gallimard, 2002, III, lettre XVIII, p. 412

<sup>7</sup> *N.H.*, III, lettre XVII, 412

« les obstacles » dressés devant eux, les obligeant à se séparer sporadiquement. Julie est désormais épouse et mère, le cœur de Saint-Preux ne bat que pour elle. L'issue est connue d'avance. Le destin se montre cruel et les condamnent, à défaut de s'unir, à vivre dans la douleur leur vive passion. « On n'a jamais vu deux amants en cheveux blancs *soupirer l'un pour l'autre* »<sup>8</sup>, dira Julie.

*Une forte constance marque le vocabulaire de la lettre de Julie. Les mots « santé », « vertu », placés de part et d'autre, signalent deux points positifs que contrastent une thématique de dégradation physique et morale, dont « mal » est le pivot. Ce langage de la faiblesse et de la déchéance du corps et de l'âme s'impose visiblement par des mots dépréciatifs (« épreuve », « le mal », « obstacles », « affreux »), intensifiés par des mots d'une extrême violence : (« chagrins », « désespoir », « funeste ». Dans ce discours pathétique, l'épistolière a recours à la gradation pour rendre compte d'un état lamentable où elle est victime de « transports effrénés », de « affreux désespoir », de « passion rendue furieuse ». Les maux de Julie sont ceux du corps et de l'âme. Les tribulations du corps se présentent dans les termes « santé », « mon sang ». Quant aux tourments de l'âme, il n'est rien de plus expressif que « le désespoir de la vertu ». Le corps de Julie, souffrant, certes, ne fait pas œuvre libertine, mais devient objet de désir, devient surtout corps sentant. La souffrance de Julie n'est pas uniquement corporelle, c'est également la souffrance de son âme. C'est la douleur d'une femme consciente qu'elle n'a pas le droit de vivre son désir amoureux, ni dans le langage du cœur, ni dans celui du corps. Le but est de rester fidèle à la condition qui lui est dévolue en tant qu'épouse et mère. Demeurer vertueuse, c'est ne pas accabler une âme de la souillure.*

Dans la maladie, le corps s'efforce à calmer, à museler le désir, comme l'esprit tente de déplacer la passion au-delà du corps de Saint-Preux. L'effet séducteur de la lettre ne se fait pas attendre, l'amant vient rendre visite à sa maîtresse, celle-ci résiste progressivement à l'autorité paternelle et à la séduction de son amant. Et, « enfin, les transports effrénés d'une passion » rendue si puissante par les « obstacles » de sa condition, font qu'elle finit par « os[er] désespérer de la vertu. »<sup>9</sup>

Décrire le corps sensuel de Julie laisse rappeler l'idée de l'effet du corps sur le l'esprit et inversement. Elle est convaincue que « c'est dans [s]on trop sensible cœur qu'est la source de tous

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, III, lettre XX, p. 433

<sup>9</sup> *N.H.*, II, lettre XVIII, p. 412

les maux et de [s]on corps et de [s]on âme. »<sup>10</sup>

Ce désespoir peut trouver aussi son origine dans le départ de l'amant vers une autre femme. C'est le cas de Fanni dans le roman de Mme Riccoboni<sup>11</sup>. Ainsi, l'héroïne dans ses dernières tentatives de séduire Milord, à présent lié à une autre femme, joint aux « caresses passionnés <sup>12</sup>» d'autrefois un discours pathétique :

*Mon cher Alfred, je ne dois plus inspirer que de la pitié ; et ma fierté ne peut supporter l'idée d'en exciter. Je ne goûte plus le plaisir d'être aimée, l'amertume a versé ses noirs poisons sur vos soins, sur tout ce qui m'environne ; mon cœur se fait des peines, il s'enveloppe des nuages épais de la tristesse <sup>13</sup>*

Fanni cherche à séduire son amant en lui faisant vivre les moments chauds de leurs rencontres amoureuses, en se situant dans le rôle de la victime de l'amour. A en croire Baudrillard, la séduction évolue dans le champ de « désespoir et de déception. »<sup>14</sup> Il s'agit de produire chez l'amant le sentiment de culpabilité, de lui montrer qu'il ne sait pas ce qu'il perd : une femme sensuelle, aimante malgré les reproches qu'elle adresse à son amant : « mon amour ressemble à de la haine ; je vous offense à chaque instant. »<sup>15</sup> Mais dans ses reproches même, elle semble se culpabiliser. Ce va et vient, entre l'amour propre et l'envie de garder son amant, fait qu'elle se met dans une nudité voilée, force de son attraction. Ainsi, on remarque une suggestivité intime des mots utilisés : *cher, exciter, goûte, plaisir, aimée, cœur, peine, tristesse*. Le langage du corps est alors relayé par celui du cœur, où tristesse rime avec plaisir. Deux champs lexicaux se superposent alors, celui du plaisir et celui de la peine. La séduction ne se fait pas que dans la joie, les romantiques jouissaient dans la mélancolie que suscitait une situation pitoyable ou un acte de dépit causé à ou par son amant.

L'artifice de la séduction par le pathétique a lieu aussi dans *les liaisons dangereuses*<sup>16</sup>, lorsque Mme de Tourvel (femme pieuse) est convaincue de la tromperie de Valmont, son séducteur<sup>17</sup> :

*Ne te suffit-il pas de m'avoir tourmentée, dégradée, avilie, veux-tu me ravir jusqu'à la paix du*

<sup>10</sup> *Ibid.*

<sup>11</sup> RICCOBONI, Mme, *Lettres de Mistriss Fanni Butlerd*, Librairie DROZ, Genève, 1979

<sup>12</sup> *Ibid.*, lettre CXI, p. 173

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> BAUDRILLARD, J.C., *De la séduction, Op. Cit.* p.118

<sup>15</sup> *Lettres de Mistriss Fanni Butlerd*, lettre CXI, p. 173

<sup>16</sup> LACLOS, C., *Les liaisons dangereuses*, Gallimard, 1972

<sup>17</sup> *L.D.*, lettre 161, pp.443-444



*tombeau ... En me laissant mes douleurs, ôte-moi le cruel souvenir des biens que j'ai perdus. Quand tu me les as ravis, n'en retrace plus à mes yeux la désolante image. J'étais innocente et tranquille : c'est pour t'avoir vu que j'ai perdu le ... Oh ! Mon aimable ami ! Reçois-moi dans tes bras ; cache-moi dans ton sein : oui, c'est toi, c'est bien toi ! Quelle illusion funeste m'avait fait te méconnaître*

Là encore, cohabitent les deux champs lexicaux cités ci-haut : « dégradée », « avilie », « douleur », « désolante », par opposition à « innocente », et « tranquille », « aimable », « tes bras », « ton sein ». Produire chez lui un cas de conscience, l'amener à reconsidérer sa relation avec elle, telle est la visée de son discours où elle se place en position de victime. Elle voit « sa dévotion, son amour conjugal, ses principes austères »<sup>18</sup> partir en fumée. A présent que son âme si paisible est corrompue et son corps souillé, elle est à plaindre. C'est la vierge déflorée, la femme abusée, l'amante séduite et puis délaissée. La formule « j'irais pleurer dans un désert le malheur de vous avoir connu »<sup>19</sup> est une décision qui porte un coup fatal à Valmont qui réagit par la pareille :

*Votre cœur, que j'ai mal connu, n'est pas fait pour l'Amour ; le mien, que vous calomniez sans cesse, est le seul qui soit sensible ; le vôtre est même sans pitié. S'il n'en était pas ainsi, vous n'auriez pas refusé un mot de consolation au malheureux qui vous racontait ses souffrances ; [...] vous ne vous seriez pas fait un jeu cruel de son inquiétude, en lui faisant annoncer que vous étiez malade sans lui permettre d'aller s'informer de votre état ; vous auriez senti que cette même nuit, qui n'était pour vous que douze heures de repos, allait être pour lui un siècle de douleurs.<sup>20</sup>*

Il faut remarquer que Valmont est en possession d'un savoir psychologique inhérent aux raisons de la passion de son interlocutrice, par le biais de la correspondance même qu'elle lui accorde. Cela lui permet de susciter cette passion de Mme de Tourvel, déclinée sous forme de honte, de colère, d'admiration, provoquant ainsi le jugement qu'il attend d'elle. C'est cette connaissance du caractère de son interlocutrice qui fournit les prémisses du raisonnement persuasif du libertin. Sa stratégie pathétique fonctionne en axe double : elle vise d'abord à

<sup>18</sup> L.D, lettre 4, p.39

<sup>19</sup> *Ibid.*, lettre 26, p. 86

<sup>20</sup> *Ibid.*, lettre 63, p. 165

mobiliser la passion de son amante, puis, à obtenir cet effet en incarnant le comportement ou les actions à même de déclencher la réaction souhaitée chez elle. C'est ainsi que Valmont remanie son langage au gré de la réaction de Mme de Tourvel. Il use du langage affectif de la prude femme pour le retourner contre elle, dans un flot de termes aussi lyriques que pathétiques : « au malheureux qui vous racontait ses souffrances<sup>21</sup> », « un jeu cruel »<sup>22</sup>, « un siècle de douleurs. »<sup>23</sup> Il ravive chez elle une mémoire visuelle et affective. En outre, il lui fait visionner de manière vive l'état de douleur qu'il supportait avec beaucoup de peine lors de la maladie de celle-ci. Cela lui permet de masquer la visée de son discours. C'est, à présent, lui la victime à plaindre. Son « cœur » qu'elle calomnie « est le seul qui soit sensible »<sup>24</sup> et pitoyable. Il faut admettre que Valmont dispose d'un allié fort dans cette entreprise persuasive : la disposition émotionnelle préalable de Mme de Tourvel pour laquelle « toutes ces causes réunies ont provoqué [s]es larmes. »<sup>25</sup> Cette persuasion selon Aristote<sup>26</sup> « est produite par la disposition des auditeurs, quand le discours les amène à éprouver une passion ; car l'on ne rend pas les jugements de la même façon, selon que l'on ressent peines ou plaisir, amitié ou haine. » le séducteur sait pratiquement tout ce qui serait en mesure de provoquer chez sa victime les différentes réactions, depuis le début :

*J'observais, non sans espoir, tout ce que promettaient à l'Amour son regard animé, son geste devenu plus libre, et surtout ce sont de voix qui, par son altération déjà sensible, trahissait l'émotion de son âme.*<sup>27</sup>

Connaître les armes et les faiblesses de son ennemi, ne suffirait-il pas, avec une préparation tactique et un arsenal adapté et prêt à l'œuvre, à triompher de lui ? Valmont observe sa victime dans les détails les plus fins : « regard », « geste », « voix » ...La susceptibilité de Mme de Tourvel se trouve dans son cœur, c'est là que le fin rhéteur frappe. Il sait comment elle pense. Le discours épideictique<sup>28</sup> occupe une place de choix pour Valmont, en ceci qu'il lui permet de

---

<sup>21</sup> *Ibid.*, lettre 24, p. 83

<sup>22</sup> *Ibid.*

<sup>23</sup> *Ibid.*

<sup>24</sup> Bertrand Buffon définit le discours épideictique en ce qu'il « blâme ou loue un homme ». Ce discours porte sur « le noble ou le vil : en quoi l'homme, l'événement ou la valeur dont il est parlé sont-ils nobles ou vils, beau ou laids ». Bertrand Buffon, *La parole persuasive, théorie et pratique de l'argumentation*, PUF, 2002, pp. 81-82

<sup>25</sup> *L.D.*, lettre 26, p. 87

<sup>26</sup> Aristote, *Rhétorique, Les Belles Lettres* : Livre I, 2 in Gilles Declercq, *L'art d'argumenter, structures rhétoriques et littéraires*, Editions Universitaires, 1992, p.53

<sup>27</sup> *Ibid.*, lettre 23, p. 79

<sup>28</sup> Bertrand Buffon définit l'épideictique comme un discours qui « vise à rendre présent, à perpétuer la mémoire d'un homme, d'un événement, d'une valeur, voire d'un produit ». Bertrand Buffon, *Op. cit.* p. 81

Alpha Ousmane Barry, dit à propos du discours épideictique : « Le discours épideictique est le seul genre qui se caractérise par l'accord préalable entre l'orateur et l'auditoire sur le sujet du discours ».



conforter sa position et gagner l'amour de l'objet de sa convoitise, ne serait-ce que sur le long terme, en feignant d'être l'amoureux affecté et ignoré.

Dans l'échange épistolaire, les amants n'épargnent aucune occasion pour passer au crible tous les arguments susceptibles de persuader l'énonciataire de l'honnêteté de son entreprise, en puisant dans les coins et les recoins de l'affect. Souvenons-nous des turpitudes, dont a été victime Suzanne, dans *la Religieuse*<sup>29</sup>, dont elle a fait son cheval de bataille. Diderot par la bouche de son héroïne s'est évertué à réunir en une seule séquence narrative tous les ingrédients d'une scène virulente susceptible de provoquer l'indignation, voire la révolte du lecteur. Comme si le semblant de justice ne suffisait pas à la dispenser d'une série de persécutions dont les instigateurs ne sont d'autres que la mère supérieure et ses acolytes, Suzanne s'est vu infliger des sévices physiques et moraux. Cette souffrance pathétique jointe à l'implacabilité de ses bourreaux fait que son discours est parfaitement persuasif. Le récit suivant en est l'exemple illustratif :

*J'avais alors seize ans et demi...il s'agissait de m'engager à prendre l'habit...Je me plaignis avec amertume, et je versais un torrent de larmes. La supérieure était prévenue ; elle m'attendait...Elle parut avoir pitié de moi...oh ! Monsieur, combien ces supérieures de couvent sont artificieuses !...Savoir se contenir est leur plus grand art*<sup>30</sup>

Dans ce fragment, pratiquement tous les éléments qui composent le récit pathétique de l'état pitoyable de l'héroïne sont réunis. D'abord, il est question d'un lexique affectif suggérant la souffrance et suscitant la pitié : « je me plaignis », « je versais ». Le « je » parlant se fait avocat et victime, s'adressant à un homme (« monsieur ») à séduire, pour le faire adhérer à sa cause. Cette interpellation nous rappelle le discours judiciaire<sup>31</sup>, lors d'une séance de tribunal où l'on s'adresse au juge, « monsieur le juge ». L'héroïne met en avant son âge moins enclin à un choix aussi absurde. Elle dénonce ensuite l'impitoyabilité de sa famille et des supérieures qui restent insensible malgré l'acuité de ses peines, qu'elle rend par l'hyperbole « torrent » de larmes. Il s'agit aussi de dénoncer l'hypocrisie des religieuses, « artificieuses »<sup>32</sup>, mues par le profit matériel plutôt que par une foi miséricordieuse. Sa solitude, déclinée à travers les pronoms « je » contre

---

Alpha Ousmane Barry *L'épopée peuple du Fouta Jaloo, de l'éloge à l'amplification rhétorique*, Karthala, 2011, p.169

<sup>29</sup>DIDEROT, D., *La Religieuse*, éd. Gallimard, 1972

<sup>30</sup> L.R, p. 49

<sup>31</sup> « Le discours judiciaire accuse (réquisitoire) ou défend (plaidoirie) », il « porte sur le juste et l'injuste : l'acte incriminé est –il injuste ? Quelle juste peine infliger à son auteur », Bertrand Buffon, *Op.cit.* 81

<sup>32</sup> L.R, p. 49





« elle » face à une horde sauvage, finit par prendre le dessus. Ce qui ajoute au pathétique de la scène. Ce pathétique atteint son apogée au moment où la religieuse se lance dans le récit de la fuite de l'une des pensionnaires du couvent. Elle appuie son argumentation par l'emploi de termes à connotation négative : « hideux », « échevelée », « égarés », « se frappait », « hurlait », « tremblai », « mourrais », « infortunée », « frayeur »<sup>33</sup>. L'ambiance sinistre régnante, jointe au manque de compassion des membres de l'institution apitoierait plus d'un. L'entrée même au couvent d'une jeune fille, pour expier une faute de sa mère, susciterait de la pitié. Une fois de plus, la séduction a frappé le corps de la femme- la génitrice pécheresse- dont la souillure a enfanté un corps souffrant et pathétique. C'est parce que Julie est une enfant illégitime que sa mère l'a placée dans le couvent pour expier son péché. C'est donc à travers ce pathétique, notamment, que Diderot dénonce l'injustice ayant pour origine un choix dont l'arbitraire décide sévèrement du sort de jeunes filles. Un sort qui ne manque pas de nous émouvoir, étant fondé sur un argumentaire éthique et moral.

## 2. Le salut du corps féminin

Le salut suppose l'échappement à une situation fâcheuse, à un danger. C'est un rite de passage qui permet au corps féminin de passer d'un état de dégradation à un état heureux, prospère. Or, dans la conscience des personnages féminins, imbus d'évidences épistémiques propres au discours de la doxa et de la religion, la faute de la chair est une transgression de la morale, une révolte contre le Créateur. Ce péché est considéré alors comme une rébellion contre les commandements de Dieu. Ainsi, dans les *liaisons dangereuses*, le père Anselme rappelle à Valmont que « la Religion sainte peut donner seule, même en ce monde, le bonheur solide et durable qu'on cherche vainement dans l'aveuglement des passions humaines »<sup>34</sup>. De même, dans la *Religieuse*, la notion du péché apparaît dans l'entretien que Suzanne a eu avec le père Lemoine :

*Il me traita avec indulgence ; mais il s'exprima sur la supérieure dans des termes qui me firent frémir ; il l'appela indigne, libertine, mauvaise religieuse, femme pernicieuse, âme corrompue ; et m'enjoignit, sous peine de péché mortel, de ne me trouver jamais seule avec elle, et de ne souffrir aucune de ses caresses.*<sup>35</sup>

<sup>33</sup> Les termes cités sont tirés de *L.R.*, p. 53

<sup>34</sup> *L.D.*, lettre 123, p. 353

<sup>35</sup> *L.R.*, p. 233



Les propos du père Lemoine mettent l'accent sur les aspects clairement corporels de la séduction et suggèrent, par ailleurs, un geste de distanciation corporelle comme moyen de protection contre des gestes obscènes et des postures débraillées. En fait, la beauté de Suzanne ne laisse pas insensibles les autres personnages qui compatissent à son sort. C'est comme si l'ultime sort de toute beauté était la souffrance. L'héroïne procure une émotion éprouvée qui relève plutôt d'un sens esthétique produit par l'idée du « beau ». Dans le roman, ce rapport de l'esthétique à l'affectif est patent dans les propos de Sainte-Marie : « sœur Suzanne est une très belle religieuse ; on vous en aimera davantage »<sup>36</sup>. De sorte que même dans les moments où elle pleure, ses yeux remplis de larmes sont la séduction même, où le beau épouse la volupté. Écoutons le récit de la jeune fille évoquant les propos de la Supérieure d'Arpajon :

*Tu essuieras mes larmes, j'essuierai les tiennes, et peut-être nous serons heureuses au milieu du récit de tes souffrances ; qui sait jusqu'où l'attendrissement peut nous mener ? [...] Et en prononçant ces derniers mots, elle me regarda de bas en haut avec des yeux déjà humides.*<sup>37</sup>

L'agencement des rythmes de la parole, de la syntaxe et des gestes visuels « allant de bas en haut » crée un état purement érotique. Les larmes de Suzanne fonctionnent comme une arme de séduction. « Que de beaux yeux en pleurs ont de puissants charmes » dit Phaéton dans l'œuvre de Quinault. »<sup>38</sup>

Le péché s'installe d'après le discours religieux, du père Lemoine, avant même l'acte charnel, il peut aller des simples passions aux caresses. L'« aveuglement » de toute intention charnelle reste le meilleur garant d'une bonne morale dont le noyau est le corps qui offre aux mortels la dignité et dont le péché « est l'injure suprême » selon l'expression de J. Darmon<sup>39</sup>. Cet affront physique, qui est un affront à l'honneur et à la morale religieuse, mérite réparation. Cela consiste à réparer la faute du corps par le corps lui-même. La souillure nécessite une purification. Celle-ci a droit de cité non seulement dans le discours religieux mais aussi dans le discours philosophique. La tradition philosophique grecque, qui se développe avec Pythagore et

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 51

<sup>37</sup> *Ibid.*, pp. 204-205

<sup>38</sup> Cité par GIRDLESTONE, C., in GIRDLESTONE, C., *La tragédie en musique (1673- 1750)*, Librairie Droz, Genève- Paris, 1972, p. 93

<sup>39</sup> [DARMON, J.](#), *Les infortunes de la pensée magique*, éd., du Seuil, 2002, p.110

ses disciples, montre que dans le monde ici-bas, où règne la souillure et la corruption, le corps de l'homme doit se soumettre à une suite de normes et de règles pour échapper à la corruptibilité du monde et accéder à la vertu et la connaissance. L'objectif initial de la philosophie étant la purification, « la vie n'est pleinement humaine que si elle se détache de son enracinement sensible »<sup>40</sup>. Le corps, étouffé par le flux des percepts moraux, n'a d'autre alternative que la fuite dans la réclusion ou la mort comme salvatrices de l'âme.

## 2.1. La claustration du corps

Le cas de la présidente de Tourvel fait penser directement au désir de repli et de retraite que le couvent garantit. Le lieu de retraite par excellence renvoie à diverses significations dans le roman libertin. En fait, il est convoité par des femmes que la vulnérabilité pousse à y chercher asile, de leur propre choix ou par une contrainte extérieure. Le couvent par sa présentation matérielle fait office de forteresse dont l'accès est réservé à un nombre réduit de personnages. Il résiste donc à toute incursion masculine. Une lecture des romans de l'époque nous permet de dégager certaines causes à l'origine de la retraite des personnages féminins.

En effet, entre autres causes, le couvent, comme nous l'avons dit plus haut, est l'asile volontaire pour des personnages en quête de tranquillité d'une conscience rongée par le remord. La présidente de Tourvel représente parfaitement cette catégorie qui ambitionne de laver sa souillure dont la scène a eu lieu dans une chambre dont elle n'aurait « jamais dû franchir la porte »<sup>41</sup>. C'est la découverte de l'amour et du désir qui entacha sa vertu, elle, « modèle cité de toutes les vertus ! respectée même de [...] libertins »<sup>42</sup>. De même, Cécile de Volanges, jeune femme dont la naïveté et l'innocence l'expose à la manipulation par Merteuil et Valmont, ce qui lui fait perdre sa vertu d'épouse et causer sa perte. Elle finit meurtrie par le remord de céder à la séduction puis à la tentation. Pour réparer ce qu'elle juge être un pêché, elle décide de retourner au couvent sans tenir informée sa mère. D'ailleurs, c'est au couvent qu'elle lui écrit en parlant de « la vocation qu'elle avait de se faire religieuse. »<sup>43</sup> Curieusement ou par la force des choses, le couvent, en plus de l'asile qu'il offre aux victimes de meurtrissures occasionnées par les plaisirs du corps, acquiert un caractère protecteur et pourvoyeur de quiétude. Cécile « ne pouvait être heureuses qu'au

<sup>40</sup> MARZANO, M., *Philosophie du corps*, Paris, PUF, coll. Encyclopédique, 2007, p.12

<sup>41</sup> *Ibid.*, lettre 147, p. 415

<sup>42</sup> *L.D.*, lettre 115, p. 335

<sup>43</sup> *Ibid.*, lettre 170, p.461

couvent. »<sup>44</sup>Mais il semble que Mme de Volanges n'approuve pas cette brusque décision : « je ne verrais pas sans peine, et même sans crainte, ma fille embrasser cet état. »<sup>45</sup>Elle explique cette décision par un manque de maturité de cette « jeune tête ». Or, la maturité n'est pour rien dans ce choix. Mme de Tourvel, si mature et posée qu'elle soit, se fait religieuse en toute âme et conscience. Le point commun entre les deux femmes réside dans cette lassitude du monde des hommes qui n'attire que souffrance et honte. Seul le couvent confère salut et repos à la conscience. C'est un lieu de rassemblement de pécheresses, ou de fille de pécheresses, un passage obligé vers la rédemption. D'où ce pouvoir séducteur dont il jouit pour cette catégorie féminine. Or, l'efficacité de cette séduction se heurte à la résistance de certaines femmes pour qui ce lieu tient pour une prison<sup>46</sup>. Cécile<sup>47</sup> est en effet séduite par ce lieu de salut, au point qu'« elle s'obstina, non seulement à ne pas sortir du couvent, mais même de sa chambre »<sup>48</sup>, d'où elle ne « sortirait qu'à sa mort »<sup>49</sup>. La retraite dans le couvent revient comme un leitmotiv dans littérature de l'époque. D'ailleurs, Mme de Deffrand, célèbre pour sa fascinante correspondance, se réfugie dans le couvent de rue de Saint-Dominique à la mort de son mari. Elle y installa ses appartements, ouvrit son salon qui attirait une élite d'intellectuels et y demeura jusqu'à sa mort. Son entrée était vraisemblablement motivée par la volonté d'expié ses aventures charnelles. En fait, l'un de ses contemporains disait d'elle que « c'est désormais une femme perdue qui veut tout avoir et ne s'attache à rien. Elle prend un amant comme on prend un vêtement parce qu'il faut en avoir et le quitter le lendemain pour le seul plaisir de s'en donner un autre. »<sup>50</sup>Outre que c'est un lieu de salut et d'apaisement d'une conscience troublée par un passé peu chrétien, l'accès à ce lieu trouve son origine dans la perte du protecteur de la jeune femme. Sans lui, elle devient vulnérable et vouée à la précarité dans une société d'hommes. Le couvent se présente dès lors comme un lieu de protection, une mère couveuse protégeant la jeune fille d'une vie extrêmement pénible sans l'existence du soutien d'une personne influente ou riche. Suzanne Simonin, dans *la Religieuse*, a eu beau s'opposer à prendre le voile, la pression de sa mère est trop forte. La naissance illégitime de l'héroïne torture une famille au moment de son écroulement, les propos de la mère pécheresse sont poignants :

---

<sup>44</sup> *Ibid.*, p.462

<sup>45</sup> *Ibid.*

<sup>46</sup> On pense à sœur Suzanne dans *La Religieuse*

<sup>47</sup> Jeune fille séduite par Valmont, personnage principal des *Liaisons dangereuses*

<sup>48</sup> *L.D.*, lettre 147, p.414

<sup>49</sup> *Ibid.*

<sup>50</sup> in CRAVERI, B, *Madame du Deffand et son monde*, éd. Seuil, Paris 1987, p.17

*Priez pour moi ; votre naissance est la seule faute importante que j'aie commise ; aidez-moi à l'expiation ; et que Dieu me pardonne de vous avoir mise au monde, en considération des bonnes œuvres que vous ferez. [...] Que n'ai-je été renfermée dans un couvent pendant toute ma vie ! [...] Songez, mon enfant, que le sort de votre mère, dans l'autre monde, dépend beaucoup de la conduite que vous tiendrez dans celui-ci : Dieu, qui voit tout, m'appliquera, dans sa justice, tout le bien et tout le mal que vous ferez.* <sup>51</sup>

Mme Simonin- la mère supérieure- croit garantir par la pénitence de Suzanne l'absolution de son péché. Et en dépit de toute la bonne foi que semble revêtir cette quête du pardon céleste, on ne peut qu'y deviner une certaine hypocrisie que le caprice de cet agissement fait ressortir. Il est d'ailleurs impressionnant que la mère pécheresse s'obstine dans ses décisions même dans ses ultimes moments. Quand elle adresse à sa fille une ultime missive avant son décès, elle ne cherche pas à se faire pardonner pour la libérer d'un châtement injustifié, au contraire, elle tient à lui rappeler, derechef, sa résolution de la voir religieuse pour l'aider à expier son crime, et pour l'avertir contre tout ce qui pourrait corrompre ses engagements. La mourante n'omet pas de signifier à sa fille de se garder de demander un soutien financier à ses sœurs : « Surtout ne troublez point la famille [...] ne demandez rien à vos sœurs, elles ne sont pas en état de vous secourir. »<sup>52</sup> Chose qui convainc l'héroïne, malgré elle, à se plier à la volonté d'une mère déjà rongée par le remord et en quête de l'absolution quitte à sacrifier sa fille : « si c'est votre volonté que j'entre en religion, je souhaite que ce soit aussi celle de Dieu. »<sup>53</sup> Telle fut la réponse, non sans amertume, de Suzanne. Ainsi, souvent, on n'entre pas au couvent par vocation mais sous la pression d'autrui. Cette situation change complètement le sort de moult jeunes filles. Il faut rappeler que pour Suzanne, l'accès à un couvent qui a de la côte est un privilège. Le quitter de son propre gré la vouerait à une perte certaine. Voilà donc une enfance désillusionnée, volée. D'ailleurs, Erasme connut le même sort étant lui-même un enfant né hors mariage, puni sévèrement en vertu d'une loi civile sanctionnant les enfants illégitimes. A telle point qu'on les accuse de bâtardise qu'Erasme dénonce en s'exclamant : « *Qu'y a-t-il de plus inhumain que reprocher à quelqu'un le malheur dans lequel la malice des autres l'a précipité.* »<sup>54</sup> La condition d'enfant illégitime prive celui-ci d'une vie pleine de projets séduisants auquel tout adolescent

---

<sup>51</sup> L.R, p. 72

<sup>52</sup> Ibid. 89

<sup>53</sup> Ibid, p.74

<sup>54</sup> cité dans Actes de colloque international : Erasme, in CHOMARAT, J., GODIN, A., MARGOLINS, J.C., coll. *Travaux d'humanisme et de Renaissance*, n° 239, Tours, 1986, Librairie Droz, Genève, 1990, p. 243



rêve. Le corps de Suzanne est un corps « sale », parce qu'il est issu d'une fornication, crime à expier par l'enfermement.

## 2.2. La mort salvatrice

La lettre-testament de la Présidente de Tourvel est le lieu où s'épandent des pulsions mortifères<sup>55</sup>. Elle y formule sa volonté de mourir quitte à invoquer la mort de tous ses vœux :

*La funeste vérité m'éclaire et ne me laisse voir qu'une mort assurée et prochaine, dont la route m'est tracée entre la honte et le remords. Je la suivrai [...] je chérirai mes tourments s'ils abrègent mon existence...il n'y a plus qu'à souffrir. Ce n'est pas de pitié que j'ai besoin [...] Ma dernière prière ...c'est de me laisser à mon sort [...] de ne plus me compter sur la terre. Il est un terme dans le malheur où l'amitié même augmente nos souffrances et ne peut les guérir. Quand les blessures sont mortelles, tout secours devient inhumain. Tout autre sentiment m'est étranger que celui du désespoir. Rien ne peut plus me convenir que la nuit profonde où je vais ensevelir ma honte. J'y pleurerai mes fautes, si je puis pleurer encore ! car, depuis hier, je n'ai pas versé une larme. Mon cœur flétri n'en fournit plus.*

En héroïne tragique, elle s'engage dans une dernière entreprise audacieuse, où elle est séduite par cette issue anoblissante qu'est la mort. Dépitée, brisée par la rupture énoncée par Valmont, elle se confie à sa confidente Mme de Rosemonde. Dans sa lettre, elle exprime clairement le refus d'une existence faite de douleur et de leurre. Le champ lexical de la *mort* y est dominant. Elle use de différentes catégories grammaticales dénotant de la mort. L'emploi des épithètes <sup>56</sup>« funeste », « mortelle » renvoient aux blessures occasionnées par une vérité qu'elle cherche à exorciser en faisant prévaloir son amour-propre. Les substantifs « mort », « sort » suggèrent une volonté de formuler directement sa dernière tentative, celle d'abrèger ses souffrances, de subir la sentence de la fatalité. Son « adieu » coupe le cordon ombilical qui la lie au monde ici-bas, que symbolise le lexème « terre ». Elle ne cherche plus la pitié, elle désire châtier un corps croulant sous « la honte et le remords ». La honte provoque un mal être et « voilà la terrible alternative qui se trouve

<sup>55</sup> Remarquons qu'elle présente une ressemblance avec la lettre posthume de Julie à laquelle on reviendra.

<sup>56</sup> *L.D.*, lettre 143, p.407

dans le salut : être éternellement heureux, ou éternellement malheureux, il n’y a point de milieu, point de neutralité, à garder »<sup>57</sup>. Le langage direct est relayé par un style métaphorique : « abrègent mon existence », « ne plus me compter sur la terre », « nuit profonde », pour évoquer ce désir ardent de rester fidèle à ses convictions et mettre fin à un corps souillé, métaphoriquement livré au plaisir de la chair (« ma honte »), seule option pour laver ses fautes et ses illusions. Mme Tourvel représente bien le personnage tragique qui incarne la duplicité de la condition des mortels, celle de posséder aussi bien des défauts (sensualité, imprudence, crédulité) que des vertus (idéalisme, tendresse, prudence). C’est une victime innocente qui assume ses fautes, « illusions de [s]on bonheur », affronte son sort avec bravoure, assume le tragique de la séduction, sans pointer du doigt son vil séducteur. Imbue de principes religieux, elle est convaincue que « celui qui veut sincèrement être fidèle aux engagements qu’il a contractés à son baptême, et arriver sûrement au port du salut, doit penser qu’il a aujourd’hui : un Dieu à glorifier, un Jésus-Christ à imiter, [...], et peut-être la mort à souffrir, et le jugement à subir. »<sup>58</sup>

De ce point de vue, Mme de Tourvel rejoint la *Nouvelle Héloïse*, séduite par la mort salvatrice :

*« Adieu, adieu, mon doux ami... Hélas ! J’achève de vivre comme j’ai commencé. [...] ; je suis déjà dans les bras de la mort. Quand tu verras cette lettre, les vers rongeront le visage de ton amante [...] Non, je ne te quitte pas, je vais t’attendre. La vertu qui nous sépara sur la terre nous unira dans le séjour éternel. Je meurs dans cette douce attente : trop heureuse d’acheter au prix de ma vie le droit de t’aimer toujours sans crime, et de te le dire encore une fois ! »<sup>59</sup>*

Sur le lit de mort, Julie ne tient plus de discours moralisant dans lequel l’amour se vit dans la vertu. A présent, elle montre surtout sa soumission à une autre morale : la vérité. C’est lorsqu’on est « déjà dans les bras de la mort »<sup>60</sup> que « le cœur ne déguise plus rien », que notre corps se délie et livre ses derniers secrets et fait « cet aveu sans honte ». Il s’agit bien d’une Julie séduite par Saint-Preux et pour qui elle témoigne un amour puissant auquel elle n’a jamais renoncé. Cet amour réciproque et malheureux essuie un échec dramatique. Mais, on apprend au fil du roman, que la

<sup>57</sup> BILLOT, J., *Prône pour le dimanche de la Septuagésime, Sur le Salut*, Mauteville, 1774, p. 127, in Elisabeth Germain, *Parler du salut ?* p. 96

<sup>58</sup> TUFFET, C., *Le Soldat chrétien*, éd. H. Nicolle, Paris, p. 239, in Elisabeth Germain, *Parler du salut ? Aux origines d’une mentalité religieuse, la catéchèse du salut dans la France de la Restauration*, éd. Beauchesne, 1968, pp. 91-92

<sup>59</sup> *N.H.*, VI, lettre XIII, pp. 805-806

<sup>60</sup> *Ibid.*, lettre, XIII, p. 806





mort est pour l'amant le lieu d'un accomplissement et celui des retrouvailles avec Julie. Celle-ci ne projette pas de séparation, attendu que son âme n'est pas dans l'aire des morts, mais bien dans l'espace intime qu'est le cœur de l'être aimé. Il reste à envisager que Saint-Preux délivré du désespoir, grâce à l'ultime confession de la défunte, se vouera à l'éducation des deux enfants orphelins. Cela contrairement à Tristan et Yseut qui sacrifient leur vie à l'autel de l'amour. L'amant vivra certainement dans la douleur. Cependant, la conviction de l'éternité de la survie de Julie motivera son attachement à la vie. Cette dernière lettre à l'être aimé recèle de pathétique qui rappelle la tragédie humaine devant la mort. On ne part pas sans laisser en pleur l'être aimé ou aimant. Julie faisait régner autour d'elle un monde harmonieux – le domaine de Clarens- où chaque membre accomplissait ses devoirs avec une joie dans le travail. Sa perte laisse une brèche qui laisserait s'infiltrer l'eau dévastatrice du domaine paradisiaque, qu'est Clarens, qui souffrira certainement de cette absence. A en croire Lamartine, « un être manque et tout est dépeuplé »<sup>61</sup>. Julie est l'archétype du héros tragique qui quitte les siens dans le regret et la gloire. Mais, son corps résiste à la fatalité, au deuil. Les admirateurs sont sujets aux illusions les plus insensés :

*Tous s'écrient : elle n'est pas morte ! Le bruit s'en répand et s'augmente : le peuple ami du merveilleux se prête avidement à la nouvelle ; on la croit comme on la désire ; chacun cherche à se faire fête en appuyant la crédulité commune. Bientôt la défunte n'avait pas seulement fait signe, elle avait agi, elle avait parlé, et il y avait vingt témoins oculaires de faits circonstanciés qui n'arrivèrent jamais.*<sup>62</sup>

La fausse résurrection de l'héroïne apparaît ici comme une volonté de maintenir en vie, ne serait-ce que par l'illusion, l'héroïne, objet d'admiration. Les sens entiers se mobilisent contre la vérité de la finitude du corps. Le tragique du corps joint à celui de la défection du discours, cède la place à celui des sens trompeurs. C'est cette forte illusion qui renforce l'idée du tragique de la mort de Julie. Il faut dire que la passion tragique s'annonce dès le début du roman par Claire. Cette cousine de Julie qui, étant au courant de la liaison de Julie, lui fait savoir que l'amour « s'il est extrême, c'est l'exposer à des tragédies »<sup>63</sup>. On compte sept occurrences pour le mot « tragédie » et deux pour « tragique ». Sont présents aussi, les thèmes raciniens relatifs à la passion irrépressible et à la séparation des amants. Cela apparaît à la fin du roman. Ce renvoi à Phèdre

<sup>61</sup> LAMARTINE, A., *Méditations poétiques*, « l'isolement », 1820, in Lagarde et Michard, XIXe siècle, Bordas, Paris- Bruxelles-Montréal, 1970, p. 95

<sup>62</sup> *N.H.*, IV, lettre XI, p. 799

<sup>63</sup> *Ibid.*, I, lettre VII, p. 97



révèle la nature tragique de la passion amoureuse que Rousseau dénonce en opposant le principe du mariage et la fortune de la vertu. C'est ainsi que la tragédie grecque est légion aussi dans le roman des Lumières : l'être humain incapable de se cramponner à quelque conviction dans un monde inconstant, où étant seul, il préserve sa condition vulnérable face aux caprices de ses frustrations et de ses tourments. Dans la *Nouvelle Héloïse*, le corps tragique est double. C'est à la fois celui qui est prédestiné à périr pour éviter toute corruption ; et celui d'un témoin douloureux, aux antipodes du bonheur quand il a cru le posséder, frustré de cette douce béatitude trop brièvement savourée. D'où, cette souffrance qui s'abreuve de la frustration, du souvenir, de la mélancolie, de l'impossible même.

Mais n'atteint-on pas ici aux limites excessives, où le vécu émotionnel ou /et pulsionnel du corps féminin autant il compose avec sa nature, autant il peine à user tant bien que mal de tous les stratagèmes disponibles pour continuer à séduire, déjouant ainsi une coercition on ne peut plus des plus coriaces. L'intensité des préjudices subis ne grignote-elle pas de ce corps longtemps désiré, chose qui fait son être même ? En dans ce degré de violence des sens, de bouleversement des imagos liées à la femme, le corps ne risque-t-il pas alors de vaciller entre le déni et la complaisance dégradante. Le processus des rapports entre la fiction et la mort corporelle avait atteint son point culminant dans les œuvres –objet d'étude- rendant le corps endolori pathétique. Ce qui inciterait à interroger la pensée des Lumières qui nettement ne place pas le corps féminin au centre de ses priorités, sinon dans ce qui relève du domaine de l'esthétique et de l'éthique inscrite elle-même dans le patrimoine judéo-chrétien, enclin à vivre de mauvais jours vers la fin du siècle. La question est de savoir à quoi servirait une esthétique narrative qui se nourrit de la morbidité d'un corps sujet au supplice, et quelle jouissance à en être un témoin oculaire, sinon de jouir du malheur vécu par le féminin avec l'aval du masculin, sujet regardant que nous sommes. L'agonie, comme ultime épreuve, semble réveiller en nous ce qui reste de notre complaisance, or, tenons-nous à accompagner ce corps vers la mort, par lugubre émerveillement ou par compassion ? ou dirons-nous que c'est une vocation acquise à la littérature même que de peindre le corps dans tous ses états ?

## Références

Aristote, *Rhétorique*, *Les Belles Lettres* : Livre I, 2 in Gilles Declercq, *L'art d'argumenter*,



International Journal of Interdisciplinary Gender Studies

Vol 4. Issue 1. 2023 – Legal Deposit: 2021PE0016

Online ISSN: 2737-8373 – Print ISSN: 2737-8381

[www.contemporarymedusa.com](http://www.contemporarymedusa.com) <http://revues.imist.ma>

*structures rhétoriques et littéraires*, Editions Universitaires, 1992

Baudrillard, J.C., *De la séduction*, éd. Galilée, 1979

Billot, J., *Prône pour le dimanche de la Septuagésime, Sur le Salut*, Mauteville, 1774

Buffon, B., *La parole persuasive*, théorie et pratique de l'argumentation, PUF, 2002

Chomarat, J. ; Godin A. ; Margolins, J.C., coll. *Travaux d'humanisme et de Renaissance*, n° 239, Tours, 1986, Librairie Droz, Genève, 1990

Craveri, B., *Madame du Deffand et son monde*, éd. Seuil, Paris 1987

Darmon, J., *Les infortunes de la pensée magique*, éd., du Seuil, 2002

Diderot, D., *La Religieuse*, éd. Gallimard, 1972

Foucault, M., « *Histoire de la sexualité*, vol. 1, *La volonté de savoir* », in *Socio-anthropologie*, 40 | -1.

Germain, E., *parler du salut ? Aux origines d'une mentalité religieuse, la catéchèse du salut dans la France de la Restauration*, éd. Beauchesne, 1968

Girdlestone, C., *La tragédie en musique (1673- 1750)*, Librairie Droz, Genève- Paris, 1972

Laclos, C., *Les liaisons dangereuses*, Gallimard, 1972

Lamartine, A., *Méditations poétiques*, « *l'isolement* », 1820, in Lagarde et Michard, XIXe siècle, Bordas, Paris- Bruxelles-Montréal, 1970

Marzano, M., *Philosophie du corps*, Paris, PUF, coll. Encyclopédique, 2007

Riccoboni, Mme, *Lettres de Mistriss Fanni Butlerd*, Librairie DROZ, Genève, 1979

Robert, P., *Le Petit Robert*, éd. 2012

Rousseau, J.J., *La Nouvelle Héloïse*, éd. Gallimard, 2002 Tuffet, C., *Le So*